

*Mais je préférais les soirées à la Villa-Rose. Nous dînions souvent
avec un vieil ami de la baronne qui avait un très joli nom.
Il s'appelait Porfirio Rubirosa. Après le dîner, nous nous installions sur
la terrasse, la baronne, Porfirio Rubirosa et moi. Nous parlions
très tard. Il faisait doux, la nuit sentait l'eucalyptus,
et nous entendions le murmure de la mer.*

— Patrick Modiano

1

«FATALE-FERRARI»

La mort n'est jamais accidentelle.

— Maurice Sachs



- Le 5 juillet 1965, la voiture Ferrari 250 GTS de Porfino Rubirosa est retrouvée écrasée contre un arbre, au bois de Boulogne •

© Jean-Claude DEUTSCH/PARISMATCH/SCOOP

On pourrait croire que rouler seul à bord d'une voiture inestimable, sur une route déserte, est à la portée de n'importe qui. C'est une grosse erreur. Il faut être, au mieux, un engloutisseur d'espaces. Au pire, un homme pressé qui a la postérité dans des paumes faites pour les volants de cuir. Avec douze cylindres sous son capot, la Ferrari 250 GT, série California Spyder, est un monstre surbaissé aux froids reflets métalliques. Elle contient sur ses flancs la vitesse tant convoitée. Jouvissive, quand tous ses organes rendent à la perfection, d'une cruauté sans nom, quand sa direction perd le nord. Ce monstre à quatre roues, dont l'homme tombe inexplicablement amoureux, est le premier des mystères. Construite sur mesure, d'une visibilité, d'une suspension et d'une tenue de route hors pair, elle palpète au même rythme que le conducteur qui fait corps avec elle et ses réactions souvent inattendues ne peuvent être maîtrisées que par une main de fer. Le second mystère est l'homme lui-même. Du moins, les subtilités de son pilotage à l'aune d'une personnalité, disons, charismatique : Porfirio Rubirosa-Ariza, dit Rubi (on prononcera « Roubi », que l'on soit russe, tatar, biarrot ou neuilléen). Un simple diplomate, mais un renom planétaire. Étonnant pour quelqu'un qui n'est ni président de superpuissance, ni homme d'État prometteur, ni pape

réformateur, ni chanteur, ni acteur, ni producteur, ni ambassadeur pour une griffe, pour la Paix, pour les Droits de l'homme. Pas même un *yuppie* trop vite enrichi. Un simple diplomate au volant d'une décapotable de marque italienne. Série limitée.

Il y a aussi les hasards du destin. C'est souvent ce que l'on croit.

L'impondérable mécanique, la boîte qui grippe, les freins qui lâchent. Le pneu qui déjante. Le capot qui s'envole. Un retour de flamme? Impossible. « Comme neuve! » Dixit Marcel, le chef d'atelier du Garage Charles Pozzi, après une révision complète du véhicule huit jours plus tôt. Du coup, on évoque la fatalité à l'état pur: la guêpe dans le cou, le pigeon plaqué sur le pare-brise... L'avarie humaine aussi. La fatigue ambiante, l'intoxication par les gaz qui diminuent les réflexes ou l'erreur de conduite qui nourrit la catastrophe. Plus évident. L'excès de boisson. Forte. Tonique. C'est confirmé par l'ensemble des personnes qui l'ont croisé cette nuit-là. Seulement, depuis un demi-siècle, les commentaires, thèses et théories sur la mort de Rubi sont légion. Un fait-divers anodin? Entre le mauvais virage de la sortie de boîte et les chiens écrasés. La faute à pas de chance? Le blues du vieux beau? Plus de liquidités suffisantes pour régaler des amis versatiles qui n'ont jamais prétendu à ce statut ô combien encombrant? Des dettes? Une vilaine dépression chronique aux abords de la soixantaine? Le genre de questions classiques que se posent les commissaires, les paparazzis et les chroniqueurs judiciaires, avec des réponses si intimes qu'elles n'appartiennent qu'au trépassé. Il n'y a pas de méthode particulière pour réussir un bon QCM. Cocher la ou les bonnes cases avec un brin d'intuition. Décidément non. Une légende, ça ne peut pas débiter comme ça. Alors on fouille, alors on fore. S'il s'est toujours heurté aux raccourcis, Rubi semble avoir tiré avec lui son grand secret dans la tombe. Une tombe

de banlieue chic assez négligée en ce premier quart de nouveau siècle. Des paulownias assoiffés, un reste de pivoines en plastique. Un tombeau si triste, une tête pleine de terre, mourir pour si peu. Légendaires, mesurés, intuitifs ou fanfarons, les récits sur cette mort de peu abondent. C'est d'autant plus mystérieux qu'en 2016, les rayonnages préfectoraux et institutionnels sont d'un mutisme déroutant. Le procès-verbal de l'accident reste introuvable aux Archives de la préfecture de police et de la préfecture de la Seine, chose impensable pour une personne décédée lors de son transfert vers les urgences entre les seizième et dix-septième arrondissements. On connaît la base. L'essentiel des faits. Coutumiers, réécrits à l'envi. Lundi 5 juillet 1965. Vers les six heures et quelques. Certains conteurs enchérissent bien qu'ils n'aient rien vu. « Plutôt vers huit heures... » La seule chose dont on soit absolument certain: il s'agit d'un accident de la circulation. C'est la cause première du décès. Le plexus solaire broyé, sa conséquence inéluctable. Une issue pas moins fatale qu'ordinaire: la victime roulait sans porter la ceinture aujourd'hui réglementaire. Les errements d'une sécurité routière digne de ce nom qui depuis son inexistence attendait son heure. Il n'en faut pas plus pour classer l'affaire. Pas besoin de chercher trop loin. Le lieu d'élection pour se planter dans le décor? Le Bois, celui de Boulogne, peut-être le seul indigne de sa majuscule. Lieu-dit: allée de la Reine-Marguerite. Près de deux kilomètres de ligne droite entre les feuillus sur une orientation nord-sud. Sans frondaison. Avec une visibilité dégagée. L'endroit précis: le dernier virage en faux plat, avant d'arriver sur l'avenue de la Porte-d'Auteuil et la prise de rocade pour l'A 13. À ce niveau, l'allée est à double sens et croise la petite route de la Seine à la butte Mortemart. Le point d'impact présumé est un marronnier. Un marronnier blanc. On y dépose encore des fleurs cinquante

ans après. Une Ferrari déglinguée, le Bois, ses marronniers, et la vie qui prend fin à cinquante-six ans, au seuil d'une vieillesse que personne ne voulait, n'aurait su imaginer. Avant de devenir vieux, Rubi est resté cohérent jusqu'au bout, cohérent avec lui-même et avec son époque. Un homme de contexte, puisque ces années-là sont celles des tôles compressées. La sortie dans le décor, le plantage, une mode morbide, mais mode quand même. Camus, Aly Khan, Nimier, Cochran, Jayne Mansfield, Pollock, Sagan, etc.: des vies comme des œuvres, le grand vacarme qui fait les mythes, avec une fin si naturellement percutante qu'elle paraît travaillée. Prévus pour le rôle. Nous ne soulignerons jamais assez le rôle que jouent les voitures dans notre histoire. L'histoire d'une prise à défaut. Se tuer banalement, un lundi matin, sur une route suburbaine. L'important pour qu'il ressemble jusqu'au bout à son personnage est que, rentrant chez lui après une nuit blanche, il perde la vie au volant d'une puissante voiture de sport: le drame en Ferrari sied si bien aux simples diplomates doublés de grands séducteurs.

Malgré les défauts qui découlent de ses qualités, Rubi est un des derniers gentlemen du siècle passé. Diable, chevalier, il a fait souvent rêver — et souvent malgré lui — des hommes et des femmes qui se laissent rarement dominer par leur imagination. Beau, prévenant, infiniment courtois, ce n'est pas tout à fait sa faute d'avoir été entouré de marionnettes. Rubi est entré dans la légende bien des années avant sa mort. Une légende tissée de mensonges, brodée d'exagération, truffée de curieuses vérités. La vérité, Yves Ricourt, lui, la connaît. Avec quelques dames de bord de trottoir à la recherche de clients matinaux ainsi qu'un cycliste en fuite, disparu dans la nature, il est un des rares témoins de l'accident. Personne ne parle ou n'a jamais daigné parler du

cycliste, des putains non plus d'ailleurs. Des putes pour veiller l'idéal-type de l'amant contemporain... Le sens de l'humour de la mort a son originalité. « Un sacré grabuge ! », avait concédé Ricourt à l'échotier de *France Dimanche* venu à lui pour les réactions à chaud. Crissement, bris, bruits mats. Assis sur un banc public, le même chaque lundi, cet ingénieur en électronique de Viroflay lisait son journal à quelques mètres de là quand sa BMW blanche, immatriculée 9665-FY-78, fut percutée par le bolide en perdition. C'est donc fort logique qu'il se trouvât le premier sur les lieux du crime (?), du suicide (?), du fait-divers servi par l'imprudence qui ne serait pas imprudence sans sa satanée associée, la mistoufle. On recueille son témoignage. Qui? Un dénommé inspecteur Petit, dont on ne retrouvera jamais la trace dans les cadres. Procédure de routine. Phrases courtes, nettes, claires. Déformation professionnelle de l'ingénieur. Il n'enjolive pas, mais s'autorise un détail, un de ces petits faits secondaires qui étrangement vous frappe sans forcément faire avancer l'enquête. La boîte à gants ouverte, avec dedans, un seul gant en chevreau, une ceinture en croco marron et une facture émise par la boutique Harvard, rue de la Pompe, l'habilleur le plus exigeant du Tout-Paris. Un simple détail, le truc sans importance qui, de l'avis des psychologues, est assez fréquent chez les sujets en proie à l'état de choc. Aussi bénin soit-il. On appelle ça une « abréaction ». On cherche à en savoir davantage sur l'ingénieur Ricourt. Homme commun, pas de vague, le type monte sa propre boîte cinq ans plus tard sous l'égide de Georges Tranchant, futur député RPR, proche de Pasqua, des milieux barbouzes et initiateur d'une guéguerre sans nom contre Bernard Tapie dans l'affaire Toshiba.

Spirale négative. Il faut s'armer de patience pour en savoir davantage. Avant de renoncer, de s'avouer vaincu, on tente un

dernier baroud du côté des Archives communales de Boulogne-Billancourt, conservées depuis 1934 dans une remise vieillotte de l'hôtel de ville. Ça fait très « érudit local », mais glaner les quelques traces laissées par l'événement, à plus de cinquante ans de distance, pousse à emprunter des chemins de traverse et à franchir les portes des établissements les plus insoupçonnés. On aime les salles de lectures remisées, loin des préparatifs d'articles, de colloques savants qui font la rigueur des Hautes Études. Consultation du fichier. Sous-série 3I. Les questions de « Police locale ». On recense. Liasse 14 : « Chiens errants. Cas de rage ». Non. « Réglementation de la vitesse des automobiles (1901-1971) ». Oui. Je prends. Liasse 15 : « Inhumations ». Avec un sous-titre aguicheur : « Procès-Verbaux délivrés par la commissaire de police en cas de mort violente ou accidentelle (1820-1975) ». Ça doit faire un sacré paquet de feuillets, mais je prends aussi, surtout. Quitte à revenir. On complète la demande de communication avec les liasses 52 puis 55 ayant trait au « Service médical et pharmaceutique de nuit » et au « Transport des malades dans les hôpitaux par voitures-ambulances ». Le tout, sur près d'un siècle. À ce tarif-là, mieux vaut aimer les salles de lecture. Une fois bouclés les dépouillements, quatre pièces seulement évoquent l'accident. Elles concernent un certain Bosquet. Georges Bosquet. Dans la commune, c'est l'homme-orchestre de la kermesse commerciale et un bénévole dévoué au sein du club sportif, l'ACBB. C'est surtout un professionnel de la santé qui travaille à son compte. Président-directeur général des Ambulances boulonnaises, sises Square du Parchamp. C'est lui qui est intervenu ce matin-là, comme il intervient chaque fois que ça cogne, que ça coince aux environs suburbains de l'autoroute de l'Ouest. Un connaisseur, doublé d'un homme de terrain. Bosquet a immédiatement été appelé à son domicile de la rue de Clamart.

Par qui? On l'ignore. Il a alors assuré ses fonctions en excellent prestataire de services. Meticuleux. Discret au beau milieu des fouines, des flics et des pompiers. Concernant les premiers instants qui ont suivi le crash, Bosquet se montre plus péremptoire que Ricourt. C'est un homme compétent, précis, aidé en cela par vingt-cinq années de service. Avec une spécialisation en matière de désincarcération. Transfert du corps vers le service d'urgence le plus proche. Vite. Rubi respire encore. Malgré toutes les précautions prises jusqu'à la cour extérieure de l'hôpital, à son arrivée à Marmottan, Rubi ne respire plus. On a dit, écrit qu'il était mort sur le coup. Faux. On a dit, écrit qu'il rentrait chez lui, à proximité du parc de Saint-Cloud. Archifaux. Il s'en retournait vers Paris, *via* Neuilly, en direction de l'avenue Georges Wallace, à proximité de laquelle il avait jadis vécu. Qui l'a fait revenir sur ses pas à une telle heure, dans la nuit de dimanche à lundi? Toujours pas de réponse. La tour Eiffel a été son ange gardien, la veilleuse du dortoir. Ce matin-là, elle n'est qu'un clocher. Une belle mort, telle qu'il l'avait souhaitée, telle qu'il l'avait provoquée en s'aidant d'alcool, de fatigue, d'insomnie. C'est la version officielle et, à peu de choses près, les mots prononcés dans son éloge funèbre par le photographe Gunter Sachs von Opel, son disciple officieux. À présent, il est temps de monter à bord de cet étrange prototype qu'est la vie de Rubirosa.



• Vue de l'intérieur de la Ferrari de Rubirosa
après l'accident qui causa sa mort •

© Jean-Claude DEUTSCH/PARISMATCH/SLOOP

2

LE COUP DU PARAPLUIE

*Combien de gens meurent dans les accidents,
pour ne pas lâcher leur parapluie.*

— André Gide

« Cette mort de luxe est la fin qui convenait à cet animal de plaisir. Personne ne fut, plus que lui, un homme sans importance ». Pacotilles, verni, vacuité. C'est écrit, présumé tel dans le numéro de *L'Express* paru huit jours plus tard. C'est dit. C'est dur. On n'en est pas moins sûr. D'autant que l'auteur de ces lignes, le jeune romancier Patrick Thévenon, prendra Rubi pour maître et modèle de certains de ses héros, comme dans le roman-collage *Ariane Aragon*, puis *L'Air des cimes* ou encore *Le Vice roi*, le plus fidèle d'entre tous ces portraits. Lui retirer de l'importance, ce n'est décidément pas cher payé. Radios, chaînes de télévision, journaux se sont pourtant mobilisés afin de couvrir, tout du moins rapporter l'événement. *Time*, le *New York Times*, l'*Illustrated London News*, ainsi que la plupart des *tabloïds* de Sa Majesté. L'agence Tass aussi. Les empires Hearst, Lazareff, Hersant, Prouvost également. L'écrivain Langston Hughes y va, lui aussi, de son hommage dans les colonnes du *New York Post*. Le papier s'intitule « *Playboys* ». Au pluriel. C'est une apologie du magnétisme naturel des Noirs et des Métis en termes d'attraction des corps. Hommage de classe, de race et de peau au nez et à la barbe de l'homme blanc. Avec ou sans importance, d'ailleurs. Au total, pas moins de cent

soixante médias recensés sur le coup pour la seule journée du lundi 5 juillet. Le lendemain, c'est plus du double, avec des unes étonnantes de certains titres inattendus, comme *La Montagne*, *La Nouvelle République* et l'édition de Pontoise du *Parisien Libéré* qui, sans conteste, produit l'article le plus complet. Durant toute la première quinzaine de juillet, la mention «Rubirosa» fait le buzz à près de deux mille reprises dans tout ce qui est programmé, projeté, lu à l'échelle internationale. Localement, on fait dans d'éclectisme : *Jour de France*, *France Dimanche*, *Combat*, *France-Soir*, *Perspectives de la semaine*, *Paris Presse-L'Intran*, *L'Action automobile et touristique*, *Adam*, *Atlas*, *L'Aurore*, *L'Auto-Journal*, *L'Avantageux*, *Aviation magazine*, *Le Figaro*, *Ici Paris* ainsi que des reportages décalés pour *Muscles magazine*, *Noir et Blanc*, *Réalités*, *Vivre en harmonie*, *Yacht et le Motonautisme*, jusqu'à cette mention spéciale pour le numéro d'été de *Playboy. Entertainment for Men*. La recension ne comptabilise pas les réseaux du Moyen-Orient, d'Asie du Sud-Est ou d'Afrique australe et subsaharienne. Quoique *Mingguan Djaja*, l'hebdo phare de Djakarta, y consacre une grosse demi-page. On est donc loin du serpent de mer journalistique. Du coup, malgré le fait que le degré d'importance d'une personne s'établisse en toute subjectivité, il semblerait que les principaux communicants des pays neufs, occidentalisés, émergents, tiers-mondistes et non-alignés aient réagi à l'unisson d'une cause bel et bien perdue. Des réactions, en veux-tu, en voilà. De près, de loin, à chaud, à froid, avec tantôt cynisme, morgue ou empathie, tantôt les trois à la fois. Et notre chroniqueur de *L'Express* de mettre dans les cordes celui qui n'est déjà plus qu'un macchabée. Tout ce personnel déployé pour la mort d'un gogo? Contestable. Revenons sur la fortune immédiate de ce conducteur imprudent mis à la place du mort derrière son volant déchiqueté. Sans parler de deuil national, la

disparition brutale de Rubi a les honneurs du JT de la première chaîne de l'ORTF. La France devant sa télé. Tout un pays apprend, sans pathos, la disparition fracassante d'un ressortissant étranger. De quoi ravir ce personnage public qui s'est toujours senti «à jamais français». Produit par Claude Darget, un court sujet des *Actualités télévisées* relate, durant quarante-sept secondes, les faits réels du «plus banal des accidents». Quarante-sept secondes, c'est bien plus long qu'on peut le penser. On l'a visionné des dizaines de fois sur le site de l'INA. Le noir et blanc accentue la dimension mélodramatique. Ça débute par l'élégance d'une Austin 100 qui progresse sur l'allée fatidique. La route a retrouvé la sérénité d'une simple journée d'été. Ultime image, l'aile arrière droite amochée de la BM' d'Yves Ricourt. Entre les deux séquences, des masques de tristesse (feinte? sincère?) et comme une impression générale où priment les matières décomposées et la désintégration. Il y a (trop) de personnes éparpillées, en grappe, du brigadier-chef au badaud. On s'interroge. On montre du doigt directions et trajectoires. La BM' blanche attire plus particulièrement les experts, le temps d'un plan d'environ huit secondes. Sur les quarante-sept du total, c'est conséquent. Des allées et venues à ficher le tournis aux agoraphobes. On reconnaît, au passage, Judson Gooding, le grand reporter sur son vélo, Joseph Barry, le leader des correspondants de presse yankees, et le susnommé Patrick Thévenon, tout de noir vêtu, porteur d'une montre grise démesurée. La presse française ne lésine pas et ne lésinera pas, durant le mois à venir, sur les moyens à mettre à la disposition de ce «petit fait» dans une actualité hexagonale qui n'a d'yeux que pour le mariage à venir de Johnny et Sylvie et la présidentielle de fin d'année. La fameuse, avec mise en ballottage du Général par un avocat vichysto-républicain nommé François Mitterand.

Et François Chalais ou Pierre Macaigne du *Figaro* de rappeler l'étroitesse des liens entretenus, depuis près de trente ans, par Porfirio Rubirosa avec les membres de l'establishment national. Avec la presse également. Le chouchou des presses françaises. Politique, société, sport, culture. Pas franchement l'économique. Beaucoup de strass, de paillettes, d'esprit pipôle si tant est qu'il en existe un esprit. À défaut d'un totem, d'un monstre sacré, Rubi est de ces sacrées créatures que tout le monde semble connaître sans jamais avoir su ce qu'il avait fait de bien, de mal, d'important. Des projets de saga, de *scenarii* s'annoncent déjà. Mais en termes de focus et de mise au point sur la disparition du diplomate, c'est *Match* qui s'apprête à décrocher la palme.

Balzac 00-24. Le téléphone sonne au n°51 de la rue Pierre Charron. Huitième arrondissement de Paris. Un appartement de deux cents mètres carrés sur tout le premier étage. Drôle d'endroit où la salle d'eau est un labo photo. On est à la rédaction de *Paris Match*, titre choyé par les Français depuis l'extrême fin des années quarante. L'hebdomadaire détonne. Il est fait par des journalistes à la fois doués pour la prise de vue et l'écriture. *Match*, créature du patron des patrons, Jean Prouvost. Entre un et deux millions d'exemplaires vendus à chaque livraison. Depuis son trente-deuxième numéro, en octobre 1949, les faits et gestes de Rubi y sont détaillés par le menu. Ses périodes, bleue, grise, rose. Ses voyages « dans les quarante-deux villes qui comptent le plus au monde », de son propre aveu. Ses conquêtes sociales, territoriales, avec ou sans relief, ses contradictions et ses ruptures. Parmi toutes les couvertures, le magazine se devait d'avoir le mot de la fin. L'avantage avec Rubi, c'est que la plus simple de ses photos crédite le reportage avant de faire marcher l'édition. Par ailleurs,

la colorisation lui sied si bien. Notez que Rubi mange dans les mêmes cantines, partage les mêmes passions (vitesse, bringue, autos finement carrossées), sort dans les mêmes bars, fréquente les mêmes dancings en aimant, courant le même type de filles que la plupart de ses photoreporters. Les plus archétypiques sont Jean-Claude Sauer et feu Jean Roy, le baroudeur qui lui présenta Odile, sa dernière épouse. En plus de s'acoquiner, tout ce petit monde est voisin de palier. Du coup, Porfirio, c'est un peu comme de la famille, dans ce périodique à très grand tirage qui, dans ses colonnes, fait la part belle à l'esprit de famille : les frères Cartier, les frères Mille, les frères Vialatte, les frères Haedens, les trois Merlin, les deux Pedrazzini... Et la grande famille *Match* vient de perdre plus qu'un grand-oncle ou un petit-cousin. Il faut que ça se sache... Les équipes se mobilisent. Elles ont dix jours.

Ce délai passé, livraison du bébé. Le numéro 849. 17 juillet 1965. Au dos, une pub grand format pour les cigarettes HB. Très chouette dessin. Un homme au canotier, sosie de Rubi, allume le clope d'une Mylène Demongeot au bord d'une piscine. Dans le thème. Retourné, ouvert, feuilleté jusqu'à son sommaire, le support annonce le programme avec beaucoup d'allure. C'est une chaude actualité en ce début d'été, conforme aux normales saisonnières. Davantage de miradors aux abords du Mur de Berlin, Pompidou annonce une prochaine télé, les Vietcongs gagnent à Dong Xoai, le Marché commun s'enlise pendant que Madame Soekarno, la « déesse Rubis » apprend le sirtaki, et que Bob Kennedy, kayakiste accompli, franchit en famille les torrents de la rivière Yampa. Les titres de films au box-office paraissent avoir été choisis sur mesure : *Les Poupées* de Dino Risi avec Vitti et Lollobrigida, *Furia à Bahia*, *Le Knack* de Richard Lester (traduire par « le génie », « le talent », le « truc avec les filles ») ou *L'Arme à gauche* de Sautet. Toujours dans

le thème... Sur la couv' de cette huit cent quarante-neuvième édition, la mort de Rubi partage la une avec l'épopée du tunnel sous le Mont-Blanc. L'avalanche, après la percée des montagnes jeunes. En haut à droite, écrit à l'encre noire, en capitales d'imprimerie dans un encart rouge : «VIE ET MORT D'UN SÉDUCTEUR». On a mis les meilleurs sur le coup. Les meilleurs stylistes parmi les membres de la «famille» du défunt. Claude Azoulay, Jean-Claude Deutsch et le beau Benno Graziani, avec, à la technique et aux lumières, la plume d'Olivier Merlin, le dandy des salles de rédaction. Les dessous de l'enquête et la recherche des pièces à conviction sont confiés à l'experte Noëlle Bon, dite Namia. Ouverture du dossier, page dix-huit. Bouclage, page vingt-sept. Dix pages. Plus que la mort de Staline. Un tout petit peu moins que l'assassinat de Kennedy. Avant la traditionnelle bio en guise de nécro, un court prologue titré comme suit, toujours en caractère gras : «RUBI MORT AU VOLANT». Ça marche. Efficacité dans la simplicité. Ça commence par une photo. Moitié de page gauche, sur toute la hauteur. Rubi sourit, assis sur une rambarde. C'est un temps de pluie. L'imper Mac Douglas et le parapluie se détachent du portrait en pied. C'est un parapluie noir, fin, à poignée java, de marque Neyrat. Beaucoup plus qu'un accessoire. Redondance de la maquette et effets du montage obligent, on retrouve le pépin au centre de la page suivante, sur une photo pleine page, cette fois. Dramaturgie calculée, la légende de l'ensemble verse dans le sensationnalisme : «La Ferrari de Rubirosa, dix minutes après l'accident». Tout est dit. Il ne manque plus que les fumées et les pschitts de décompression. Si le volant plié par la violence du choc semble avoir tué celui qui roulait ivre et sans ceinture, le parapluie, d'après oui-dire, aurait gêné le pilote dans sa tentative d'esquive du cycliste. Toujours en délit de fuite, dix jours plus tard. Entre

les deux clichés, les expressions fusent, tels des slogans : «grand séducteur», «longue nuit de fête», «mort en jeune homme», «revanche du destin». Plus déterministe encore :

«Dans la carcasse de sa Ferrari, il ne restait plus, dérisoire, appuyé sur le levier de vitesses, qu'un parapluie à déclic : le parapluie de "play-boy" qui ne le quittait jamais.» Du reste, lorsqu'on détaille cette image fixe, il y a comme une vague impression de mise en scène, de fait exprès. La pointe du parapluie s'aligne à la perfection avec le manchon du levier de vitesse. Comme si c'était la cause première. Rubi serait la victime — certains parlent de martyr — du jaillissement et de la soudaineté d'une mort accessoire.